

Françoise Samson

Opacité de la pulsion

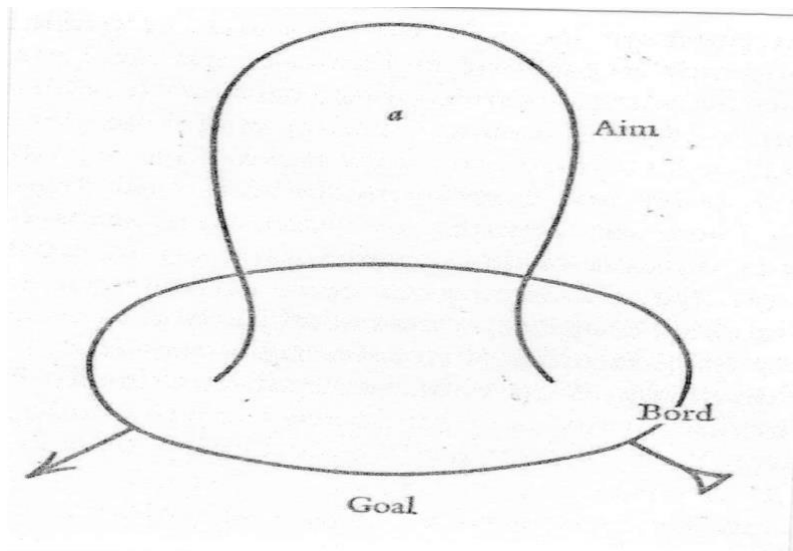
« C'est quoi la pulsion ? », me dit, récemment et à ma grande surprise, quelqu'un dont nul ne saurait douter de la « bouteille », comme on dit, la bouteille psychanalytique s'entend. Cette question m'a, je dois dire, réveillée de l'espèce de lassitude où j'étais ce jour-là à l'idée de devoir parler aujourd'hui une fois de plus sur la pulsion et a réveillé aussi les sourdes questions que j'avais laissées à leur flou sur les relations entre jouissance et pulsion, et surtout sur les mystères de la sublimation.

La pulsion, nous dit Lacan c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. En cela il reprend les avancées de Freud dans *Pulsions et destins de la pulsion*.

Pour mémoire je rappelle les quatre destins de la pulsion, définies par Freud, destins qui sont en fait façon de faire avec, et surtout de faire contre les tentations, les exigences pulsionnelles, ces destins sont des défenses contre la pulsion, des barrages contre le Pacifique. Car Ç(ç) pulse en continu.

Ces quatre destins sont : l'inversion en son contraire (concerne le but : actif-passif), le retournement contre la personne propre (concerne l'objet) - ces deux premiers destins sont dits primaires par Freud - le refoulement et la sublimation.

Mais n'oublions pas non plus que le but de la pulsion est sa satisfaction et que le but est autre chose que l'objet. Chacun connaît le petit schéma de Lacan dans le Séminaire 11, où il a recours à l'anglais pour bien montrer que la cible et le but sont à distinguer.



La satisfaction s'obtient par la levée, l'annulation de l'état de stimulation (*Reiz*) à la source de la pulsion (zones érogènes, voire le corps tout entier). Freud appelle cela aussi *Organlust*, plaisir d'organe, puisque qu'en vertu du principe de plaisir, le plaisir vient de l'abaissement du niveau d'excitation, un état de moindre tension, en somme quand on a la paix, comme l'indique le mot *Befriedigung* [*Friede*, la paix]. Si la satisfaction est bien ce que demande la pulsion, les chemins sont variés pour y parvenir, la sublimation est l'un de ces chemins.

Lacan souligne que Freud a donné deux directions quant à la façon dont la pulsion peut, malgré les obstacles qu'elle rencontre, trouver satisfaction et ce sans refoulement : les formations réactionnelles et la sublimation¹. Dans la sublimation la pulsion trouve satisfaction, mais elle inhibée quant au but...qui justement est la satisfaction. Paradoxe, n'est-ce pas ? Enfin, et le schéma de Lacan le montre, nous savons bien que la pulsion ne donnera jamais pleine satisfaction, ça ne sera jamais ça.

Les formations réactionnelles utilisent en quelque sorte le premier destin de la pulsion, le renversement en son contraire : par exemple, l'obsession de se laver les mains sans arrêt pour les avoir propres est le contraire d'avoir les mains sales, mais au sens propre comme au sens figuré : sous les pavés du propre le sale, où la pulsion anale trouve quelque satisfaction. Et comme « à partir de la différence entre la satisfaction trouvée et celle qui était attendue (exigée)² », la pulsion continue de tenter sa chance, les choses peuvent tourner au cauchemar

¹ S. Freud, *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, Studienausgabe, Band V, p. 85-86

² S. Freud, *Jenseits des Lustprinzips*, Fischer, Studienausgabe, Band III, p. 251
(Avant dernier paragraphe du Chapitre V)

ou du moins au déplaisir³. Bien sûr, toutes ces formations réactionnelles ne sont pas aussi obsessionnelles, mais ce mode primaire de défense contre la pulsion est à la base de ce qu'on appelle le caractère.

Dans « L'introduction au narcissisme », Freud nous dit : « La sublimation est un processus qui concerne la libido d'objet et consiste en ce que la pulsion se lance dans un autre but éloigné de la satisfaction sexuelle ; l'accent est là sur le détournement du sexuel. L'idéalisation est une opération avec l'objet par laquelle celui-ci est agrandi et élevé psychiquement sans modification de sa nature. L'idéalisation est possible aussi bien dans le domaine de la libido du moi que dans celui de la libido d'objet. Ainsi la surestimation de l'objet est par exemple une idéalisation de ce même objet. Dans la mesure donc où la sublimation décrit quelque chose qui se produit avec la pulsion, l'idéalisation quelque chose qui se produit sur l'objet, les deux sont à séparer conceptuellement l'une de l'autre. »

Autrement dit la pulsion ne pouvant trouver une satisfaction directement sexuelle, elle va s'en aller faire un tour, le tour d'un autre objet, mais ce détour, cette dérivation entraîne une désexualisation. Lacan ne dit pas autre chose : « Freud nous dit proprement que *la sublimation* aussi donne *la satisfaction d'une pulsion* alors qu'elle est *zielgehemmt, inhibée quant à son but*, en d'autres termes : qu'elle ne l'atteint pas. *Ça n'en est pas moins la satisfaction de la pulsion*, et ceci, *sans refoulement*. En d'autres termes, pour l'instant je ne baise pas, je vous parle. Eh bien, je peux avoir exactement la même satisfaction que si je baisais. C'est ce que ça veut dire. C'est ce qui pose d'ailleurs la question de savoir si, effectivement, je baise.⁴»

Freud avait lui aussi cerné les limites de la sublimation en tant que satisfaction – remarquant que côté bonheur et plaisir (*Lust*) c'est « l'amour sexuel qui est l'expérience la plus forte d'un plaisir fulgurant ».- limites aussi quant à la défense contre la souffrance : « Une autre technique de défense contre la souffrance se sert des déplacements de la libido que permet l'appareil psychique et par lesquels sa fonction gagne tant en souplesse. Elle consiste à déplacer les buts des pulsions de telle sorte qu'ils ne se heurteront pas au refus du monde extérieur. La sublimation des pulsions prête son aide à ce procédé, qui atteint sa plus grande efficacité quand on

³ Notons que Freud considère « le Surmoi , non seulement comme un simple résidu des premiers choix d'objet du Ça, mais aussi qu'il a la signification d'une énergique formation réactionnelle contre ceux-ci. » Chapitre III de *Das Ich und das Es* « *Das Ich und das Über-Ich* », Fischer, Studienausgabe Band III, p. 301.

⁴ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 151 (6 mai 1964)

sait augmenter suffisamment le plaisir tiré du travail intellectuel et psychique. Le destin n'y pourra alors pas grand-chose. Cette forme de satisfaction, comme la joie de l'artiste à créer, à donner corps au produit de son imagination, celle du savant à résoudre des problèmes et à saisir la vérité, possède une qualité particulière, dont nous pourrions sûrement donner un jour une description métapsychologique. Pour lors, nous pouvons seulement dire de façon imagée qu'elle nous semble « plus fine et plus élevée », mais que son intensité est moindre que celle donnée par l'assouvissement d'élan pulsionnels plus primaires et plus grossiers, car elle n'ébranle pas notre corporéité. Mais la faiblesse de cette méthode tient à ce qu'elle n'est pas généralement utilisable, car elle n'est accessible qu'au petit nombre. Elle présuppose des dons et des dispositions qui, pour la rendre efficace, ne sont pas précisément fréquents. Elle ne peut pas non plus offrir à ce petit nombre une protection parfaite contre la douleur, ni de cuirasse impénétrable contre les traits du sort, et se dérobe en général lorsque le corps lui-même est source de souffrance. »

En somme, côté bonheur, jouissance de la vie, le « *Lustgewinn* » est la seule chose qui nous reste, et pour que la sublimation puisse remplir son rôle, encore faut-il disposer d'« une constitution pulsionnelle » qui s'y prête.

Dans le séminaire « D'un Autre à l'autre » (1968-69), Lacan revient sur sa position par rapport au public de son séminaire, justement alors qu'il s'occupe de la sublimation : « Essayer de décrire les rapports de cette co-présence vue de votre côté ? Du mien ? La question se pose. Mettons-là du côté de la sublimation. Il vaut mieux, en tout cas, la mettre là aujourd'hui, parce que ça vous met en position de pôle féminin. Ça n'a rien de déshonorant, surtout au niveau où je l'ai placé, la plus haute élévation de l'objet ⁵ » et lui, Lacan le trouvère, a fait, malgré ses 39 de fièvre, « l'effort courtois de ne pas faire défaut » à la Dame qu'est son audience.

De la Dame de l'amour courtois et de la sublimation, il avait déjà longuement parlé 10 ans plus tôt, dans le séminaire « l'Éthique » en 1959-60. De l'amour courtois, de la *Minne*, Lacan fait le paradigme de la sublimation, c'est l'œuvre de sublimation dans sa portée la plus pure, dit-il. Ce discours poétique est survenu à une époque, celle de la première féodalité, où les mœurs étaient loin d'être tendres, spécialement envers les femmes. Guillaume de Poitiers, par exemple, était, selon lui, un redoutable bandit avant de devenir un poète courtois. Ce discours poétique, avance-t-il aussi, a des retentissements éthiques encore sensibles dans le monde contemporain dans les rapports hommes/femmes. [Question : est-ce encore vrai de nos jours, soit un demi-siècle après ?]

⁵ J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Seuil, Paris, 2006, p. 243 (19 mars 1969)

Freud avait déjà souligné dans son texte *Sur le plus général ravalement de la vie amoureuse* l'importance du discours dans la nécessaire relance de la libido : « Il est facile de constater que la valeur psychique du besoin d'amour baisse dès que la satisfaction lui est rendue facile. Il faut un obstacle pour faire augmenter la libido, et là où les résistances naturelles à la satisfaction ne suffisent pas, les hommes en ont de tout temps, introduit de conventionnelles pour pouvoir jouir de l'amour. Cela vaut pour les individus comme pour les peuples.⁶»

Dans son analyse de l'amour courtois, Lacan a souligné la place déterminante de *Das Ding*, la Chose de l'*Esquisse* de Freud au « cœur de l'économie libidinale ⁷».

Alors ce *Das Ding* (nom au neutre), cette La Chose (au féminin), qu'est-ce au juste ?

Das Ding :

« Au commencement du travail de jugement, quand les perceptions intéressent en raison de leur possible relation à l'objet de vœu et que leurs complexes se décomposent (comme [cela a été] déjà décrit [p.423, p.426 et suiv.] en une [part non assimilable (le Chose) et une part connue du *Ich* par son expérience propre (propriété, activité), ce que l'on nomme **comprendre**, deux nouages se dégagent pour l'expression du langage. [...] Là où, par douleur, on n'obtenait par ailleurs aucun bon signe de qualité de l'objet, l'information de son propre cri sert à la caractéristique de l'objet. Cette association est donc un moyen de rendre conscients les souvenirs qui provoquent du **déplaisir** et d'attirer l'attention sur l'objet ; la première classe des **souvenirs conscients** est [ainsi] créée. Maintenant on n'a plus besoin de grand chose pour inventer la langue. ⁸».

Voici donc une première division, au cœur même de la Chose : une part constante, inassimilable, incomprise et une autre changeante, compréhensible, en mouvement.

Cette part fixe, *das Ding*, résulte d'une satisfaction mythique primordiale. *Das Ding* est installée comme lieu par la présence et la grâce du *Nebenmensch*. Ainsi finalement le complexe de perception du prochain se divise en deux parts dont l'une est fixe, constante et forme un ensemble en tant que *Chose* alors que l'autre part, peut être comprise, remémorée via une information donnée par le corps propre. (Cf. le cri)

La Chose : C'est, pour Lacan, qui l'écrit aussi l'a-Chose, une vacuole, autrement dit quelque chose de vide, avec à l'intérieur, un petit truc, un objet petit a, c'est un grelot, dit-il, qui s'agitant [ding, ding, ding] va « chatouiller *das Ding* par l'intérieur.» Puis il ajoute juste après : « C'est ce qui fait le mérite essentiel de tout ce qu'on appelle œuvre d'art.⁹»

⁶ S. Freud, *Über die allgemeinste Erneidringung des Liebeslebens*, Fischer, 1972, Studienausgabe, Band 5, p. 207 (Chapitre 3, premier paragraphe)

⁷ J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1986, p. 133

⁸ S. Freud, *Esquisse d'une psychologie*, Erès, Toulouse, 2011, p. 147 ; voir aussi p.179

⁹ J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Seuil, Paris, 2006, p. 233 (12 mars 1969)

Cette Chose , dit-il, est « ce qui du réel primordial pâtit du signifiant.» La sublimation, ajoute-t-il, élève un objet à la dignité de la Chose. « Dans l'analyse, l'objet est un point de fixation imaginaire donnant, sous quelque registre que ce soit, satisfaction à une pulsion. », nous dit Lacan ce même jour du 20 janvier 1960. (Cf. Apologue des boîtes d'allumettes de Prévert - révélation de la Chose au-delà de l'objet : une des formes de la sublimation)

Ainsi , en ces temps de courtoisie, où, dit Lacan, « on baisait ferme et dru ¹⁰», la Dame a valeur de représentation de la Chose, et les poésies des trouvères l'entourent « du cercle enchanté qui nous sépare de la Chose » , cercle posé par notre rapport au signifiant. ¹¹» Ce cercle enchanté a d'abord pour effet une surestimation de l'objet par idéalisation de celui-ci, mais aussi celui de cerner, de présentifier et d'absentéifier la Chose.

Car la Dame, si louangée qu'elle fut dans ces poésies, était fort cruelle, arbitraire, aussi cruelle et indifférente aux souffrances des humains -leur imposant des épreuves à la limite du supportable- que le réel peut l'être.

Les rencontres avec le réel ont pour effet de provoquer dans notre psychisme un désordre, parfois un chaos, un affolement tel que le sujet ne s'y retrouve plus. Les frayages, c'est à dire les chaînes signifiantes, sont débordés, ne parviennent plus à écouler le flux d'excitation. Ça pulse dans tous les sens et le principe de plaisir a bien du mal à maintenir dans l'appareil psychique une tension raisonnable, ce qui, entre autres choses, affecte le corps.

Ainsi les troubadours ont-ils inventé ce réseau de signifiants capable « de porter le sujet de signifiant en signifiant en mettant autant de signifiants nécessaires à maintenir au plus bas le niveau de tension qui règle tout le fonctionnement de l'appareil psychique ¹²» .

Sur la page blanche et vide, ils ont dessiné, écrit un objet, du vase vide de leur bouche ils ont chanté des incantations à l'objet toujours-déjà-perdu, ce petit rien qui n'est que de retrouvailles, mais qui dans ce dessin, dans ce scénario fantasmatique pourra soutenir et relancer leur désir. Ce qui, dans cette création, comme dans toute sublimation de l'art, leur auront peut-être permis, « de ne pas éviter la Chose comme signifiant mais de la représenter en tant que cet objet est créé. ¹³»

Revenons encore un instant auprès de la Dame et de son trouvère qui l'a sublimée « avec la pulsion ». N'est-elle pas présentifiée dans sa beauté et sa cruauté – et cela toujours dans les mêmes termes, Lacan le souligne, en langue d'Oc ou en allemand -

¹⁰ J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1986, p. 163

¹¹ *Ibidem*, p.160

¹² *Ibidem*, p.143

¹³ *Ibidem*, p.144

comme objet de satisfaction et objet hostile et de plus comme objet inaccessible ? N'est-ce pas autour d'elle, cette figure de femme, au nom tenu secret dans un *senhal*, nom codé au féminin ou au masculin, sur son bord - sur le bord d'elle, dirait M. Duras- que poètes et trouvères viennent enlacer signifiants et sons de leurs sérénades et incantations ? Et pourquoi cela ?

Pour en faire une barrière à mieux l'isoler, pour vider l'objet féminin de toute substance réelle, pour être privé de quelque chose de réel, « demande dernière de l'homme liée à la symbolisation primitive qui est toute entière dans la signification du don d'amour ¹⁴», c'est ce qu'avance Lacan dans *L'Éthique*, et ainsi, ajoute-t-il, dans le malaise dans la culture de l'époque, la poésie courtoise pose un objet affolant, un partenaire inhumain ¹⁵. [Où s'aperçoit la proximité de la sublimation avec la perversion]

Idéalisation et sublimation se tiennent ainsi la main, l'une élevant l'objet si haut qu'il en devient inaccessible, voire impossible, l'autre déssexualisant la pulsion, et tout cela pour obtenir, quand même, quelque plus-de-jouir (la traduction par Lacan du *Lustgewinn* freudien), d'autant que parler d'amour est une jouissance.

Ce mode de satisfaction est aussi « une structure sociale qui s'organise autour de la fonction sexuelle ¹⁶», ainsi que Freud l'a souligné, en particulier dans *Malaise dans la culture*, pour relancer le désir, mais aussi pour nous consoler, nous distraire des dures conditions de la vie et du côté de l'artiste pour en tirer reconnaissance, gloire et argent. Certes, ce sont, disons, des bénéfices secondaires de la sublimation, mais comme le remarque Lacan, cela ne nous mène pas très loin et qui côté consolation et protection contre la souffrance a ses limites.

Si La Chose est bien ce vide central (réel) au cœur du système signifiant (symbolique) qui tourne autour de son bord, n'a-t-elle pas la même structure que les zones érogènes, trous du corps avec un bord, voire le corps tout entier (imaginaire) ?

La jouissance, c'est la satisfaction de la pulsion, nous dit Lacan, c'est « tout ce qui relève relève de la distribution du plaisir dans le corps. ¹⁷ » Et il venait juste de dire que « le champ de la jouissance, c'est « la centralité d'une zone, disons, interdite, parce que le plaisir y serait trop intense » . Quand le plaisir est trop intense, ce n'est plus du plaisir, au plaisir il faut « un niveau de stimulation à la fois recherché et évité, d'une juste limite, d'un seuil.»

¹⁴ J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1986, p. 179.

¹⁵ J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1986, p. 180.

¹⁶ J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Seuil, Paris, 2006, p. 215 (5 mars 1969)

¹⁷ *Ibidem*, p. 224.

Cela ne nous évoque-t-il pas ce qu'il dira plus tard sur l'Autre jouissance, celle qu'il ne faudrait pas ? D'un des noms secrets de la Dame, objet des soupirs de Guillaume de Poitiers, *Bon Vezi*, Bon voisin, Lacan tire la Dame du côté du *Nebenmensch*, le prochain, mot-à-mot l'humain d'à côté¹⁸, évoqué plus haut. Un peu plus loin il ajoute : « le prochain, c'est l'imminence intolérable de la jouissance. L'Autre n'en est que le terre-plein nettoyé.¹⁹ »

La sublimation serait ainsi non seulement un mode d'obtenir une satisfaction pulsionnelle, - sans le refoulement secondaire propre à la névrose, si « hystérique parfait » que l'on se dise - mais aussi et surtout une barrière de protection contre la jouissance. Contre la Jouissance de l'Autre, celle qu'il ne faut pas, qui ne convient pas ? Celle mythique et perdue dans le trou du refoulement originaire²⁰ ? Dans l'enclos vide de son donjon, la Dame invisible, aussi in-existante que La Femme, cette Autre Chose a-sexuée, se réduit à son petit mouchoir, agité par la meutrière, brodé des entrelacs de la demande et du désir (sexuel) par le poète et le trouvère. Oh, délicieuses et douloureuses anamorphoses de l'amour ! On comprend mieux alors pourquoi Freud dans son texte sur les destins de la pulsion fait un sort particulier à l'amour.

On voit aussi que les élaborations de Lacan avec le nœud borroméen et le tore ne sont pas loin. Essayant de refaire un bout du chemin de la sublimation avec Freud et Lacan, je comprends mieux pourquoi dans cette épure que Lacan nous propose dans ses derniers séminaires, il n'évoque qu'à peine la pulsion. Au bout du compte il reste R,S,I, les deux jouissances, le phallus, l'objet petit a et les trous du corps.

C'est peut-être cette épure qui permettrait de mieux faire la différence entre nos petites jouissances sublimatoires quotidiennes, aussi partielles que les pulsions partielles si infléchies qu'elles soient par la pulsion sexuelle (« pour un certain nombre de jouissances – celle de bouffer, de chier, de boire, ou de jaspiner,[...] c'est pris comme substitut, pour dire le mot, à une autre jouissance, qui est justement la jouissance sexuelle²¹. »), de faire la différence avec le travail de sublimation de l'artiste qui lui se tient tout près du vide de La Chose.

¹⁸ Cf. Le texte de F. Kafka, *Der Nachbar*, (Le voisin)

¹⁹ J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Seuil, Paris, 2006, p. 225 (12 mars 1969)

²⁰ J. Lacan, *Encore*, Seuil, Paris, ... p.

²¹ J. Lacan, *Conférence donnée au Musée de la science et de la technique de Milan, le 3 février 1973*. Lacan in Italia, Milan, La Salamandra, 1978, p. 58-77.

Ecrire, peindre, le vide, et le faire résonner en nous lecteurs ou amateurs de peinture et de musique, c'est peut-être ce qui fait le dire des œuvres d'art qui nous visent et nous touchent, chacun à sa manière particulière, dire, qui agitant en nous l'objet *a*, nous ravit, laissant entrevoir, derrière tant de beauté, les déchirures du ciel. [Cf. le texte d'Olivier Hache et Catherine Molin sur Leonard de Vinci dans les Carnets 103]

Quant à l'analyste, une fois franchi ce seuil où de sa *das Ding*, l'objet *a* est tombé, le ciel n'aura plus que couleur de vide. [Cf. |Les textes d'Eric Castagnetti dans les Carnets 103]

Reste le mystère de ce qui peut bien pousser tel artiste à écrire ou tel autre à peindre. Quelle constitution pulsionnelle particulière, pour reprendre l'expression de Freud ? Quel rapport particulier avec le vide de La Chose ? avec la Jouissance de l'Autre ? Un rapport de très grande proximité ? Quelles rencontres précoces avec ce réel-là ? Une question de vie ou de mort ?

Du trou de quel désespoir, de quel deuil incurable, au cœur de quelles ténèbres, ont-ils, d'avoir gravi « Solitaire, les monts de la douleur primitive.²² », tiré les œuvres qui les ont rendus immortels et qui, dans des sortes d'anamorphoses, nous transmettent le vide qu'ils ont si bien cerné ? [Cf. Le texte de Lacan sur M. Duras, le travail de J.G. Godin sur V. Woolf et J. Conrad]

Mais, et c'est Rilke qui écrit cela aussi, « le beau n'est que le commencement du terrible, ce que tout juste nous pouvons supporter et nous l'admirons tant parce qu'il dédaigne de nous détruire.²³»

²² R.M. Rilke, *Les Élégies de Duino*, « Dixième élogie », Seuil, Paris, 1972, p.95 (édition bilingue)

²³ *Ibidem*, « Première Élogie », p. 9